Grands débats dans un petit monde. Partie 3

Didier Bigo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/876>

DOI : 10.4000/conflits.876

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1995

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Didier Bigo, « Grands débats dans un petit monde. Partie 3 », *Cultures & Conflits* [En ligne], 19-20 | automne-hiver 1995, mis en ligne le 28 février 2003, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/876> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.876>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2021.

Creative Commons License

Grands débats dans un petit monde.

Partie 3

Didier Bigo

Constitution d'un nouvel ennemi : menace du Sud et clash civilisationnel

Une fois n'est pas coutume, ce type de discours n'est pas qu'une importation américaine en Europe. La force de l'approche néoréaliste et des tenants de l'unipolarité aux États-Unis limita pendant un temps à une sphère très restreinte (spécialistes des LIC) le discours sur la nouvelle menace du Sud. Contrairement aux européens s'inquiétant tant de l'évolution de l'Europe centrale et des Balkans (crise yougoslave) que de l'évolution du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie, Soudan), les Américains se réjouissaient plutôt de l'évolution de l'Amérique du Sud. C'est donc en Europe et même en France qu'il faut chercher les premiers éléments d'une vision en terme de clash civilisationnel.

Que cette vision soit commune à l'extrême droite française, qu'elle s'inspire du racisme plus ou moins directement est largement connu. Ce qu'il importe de comprendre, c'est pourquoi elle s'émancipe de ces origines, se répand comme principe d'explication du monde et devient tellement majoritaire qu'elle s'impose comme problématique légitime aux yeux de tous, y compris de quelqu'un comme Régis Debray¹, ancien "révolutionnaire", camarade du "Che", conseiller de François Mitterrand pour l'Amérique Latine. Un des premiers, hors des milieux des Maccarthistes, il refabrique une vision géopolitique du monde justifiant des approches culturalistes et civilisationnelles et débouchant sur l'idée de menaces "tous azimuts". Dès 1989, dans son ouvrage, il décrivait deux "menaces" principales à la stabilité de l'Europe occidentale². La première conjoncturelle vient de l'Est. C'est celle d'une Europe déstructurée par l'implosion du monde soviétique. La seconde menace, la plus nouvelle, vient du Sud. Créée par le basculement de l'axe Est / Ouest, sur l'axe Nord / Sud elle est insidieuse car le danger n'est pas le même, affirme Régis Debray : "habitué jadis à une grande peur bien rassurante, l'esprit public n'est guère préparé à l'enchaînement des petites menaces, minorées comme périphériques...la fin de la dyarchie USA / URSS nous fait passer d'un monde où le risque (programmé) de guerre mondiale dérivait en conflits régionaux, à un monde de conflits régionaux risquant de dériver en guerre

mondiale non programmée. Les nations désarmées et démobilisées ne seront pas dans ce chaos polycentrique, les plus à l'abri et la France devra avoir comme ses voisins les moyens de la veille"³. Toutes ces menaces éclatées du Sud que sont les conflits locaux, l'intégrisme religieux, le terrorisme, la possession d'armes de destruction massive et même l'immigration, le différentiel démographique entre les deux rives de la Méditerranée, la crise urbaine... se rejoignent pour former une menace multiforme, changeante mais dangereuse pour la sécurité intérieure de nos États⁴. Il serait nécessaire de mobiliser la population, de "veiller", pour ne pas dire surveiller les éventuels fauteurs de troubles, et faire comprendre que les enjeux de sécurité ne sont plus simplement militaires mais multidimensionnels. André Bossard parle quant à lui, en citant les mêmes phénomènes de "criminalité transfrontière multidisciplinaire" ayant des lieux de prédilection, (le triangle d'or, la frontière amazonienne, la plaine de la Bekaa, le rif marocain...) mais qui projetteraient leur criminalité dans le monde en trouvant des relais parmi des États hostiles et seraient l'oeuvre d'une stratégie du Sud contre le Nord, bref il y aurait là un ennemi inattendu, déjà infiltré et insaisissable.

Régis Debray "affine" l'idée et anticipe sur Huntington : "Subordonnée aux priorités atlantiques et entraînée par elle, l'Europe otanisée a "durci" son flanc allemand et dégarni son flanc méridional. A tous points de vue, et pas simplement militaire, nous sommes durs face au mou et mous face au dur. Si, grossièrement parlant, le vert a remplacé le rouge comme force mondiale montante, nous centrons notre attention et nos résolutions sur un front devenu secondaire face à un adversaire devenu défensif ; mais nous les économisons sur des fronts plus sensibles face à des adversaires potentiels offensifs. Sous tension sur la zone de détente, détendus sur la zone de tension, nous serions alors, comme de coutume, pris à revers...Le Nord nucléaire et rationnel dissuade le Nord rationnel et nucléaire, non un Sud conventionnel et mystique"⁵. Bref la nouvelle menace est au Sud, c'est l'autre rive de la Méditerranée, ce Maghreb, ce monde arabe qui combine l'archaïsme religieux avec une technologie ultra moderne.

Aux États-Unis ce discours peut certes se développer mais pas au point d'inquiéter réellement dans l'opinion, ce qui est sans doute, avant toute description, l'objectif inavoué ou involontaire de tels développements. Le Maghreb est trop loin, la Russie et la Yougoslavie aussi. Il n'est pas opportun de "barbariser" les Centres américains, même si certains le font volontiers dans les discours sur la criminalité organisée et la lutte contre la drogue. Le fondamentalisme islamique a déjà servi avec la révolution iranienne et si l'on a pu utiliser l'argument avec l'Irak puis le Soudan ou la Libye, comment faire croire que ces derniers États puissent être une menace pour les États-Unis sans se déconsidérer soi-même ? En revanche si cette menace était associée à un autre État puissant, elle serait plus crédible. Dès le lendemain du coup d'État en Russie contre Gorbatchev on a vu fleurir durant quelques jours cette idée du "coup monté" : l'URSS avait planifié la fin du pacte de Varsovie pour profiter des aides américaines et maintenant elle allait s'allier avec l'Islam et tous les autres nationalismes anti-occidentaux pour reprendre l'avantage sur l'Occident. Le discours fit long feu.

Mais Samuel P Huntington allait proposer une autre "alliance" donnant de la crédibilité à la menace du Sud. Il y avait une *connexion "confuciano-islamique"* s'attaquant à l'Occident. Le reste du monde risquait de se révolter contre l'Ouest. Dans son article *clash of civilisations*, Huntington réussissait à polariser l'attention de ses collègues et du monde de la sécurité. L'État était dépassé, les civilisations étaient les nouveaux acteurs mais elles se comportaient selon les critères bien connus de l'intérêt. La matrice du réalisme se prolongeait avec de nouveaux acteurs plus « globaux » : les

civilisations. Pour les besoins de la démonstration, la Chine et la Corée du Nord (dont on oublie d'ailleurs qu'ils ont au moins officiellement maintenu leur appartenance au camps socialiste) deviennent le vecteur "confucéen" qui aide le vecteur "islamique" porté par le renouveau religieux. La "preuve" : les transferts d'armements, la Chine vend des armes à l'Irak, au Pakistan, à l'Algérie⁶. La "connexion existe donc". On peut relire la période post-bipolaire à travers cette "grille de lecture" où le terme important est moins civilisation que clash, qu'affrontement. Seule l'idée d'affrontement guide le raisonnement de Huntington⁷. Il applique les vieilles recettes de Morgentau sur les combinaisons d'alliance et sur la réduction bipolaire tendancielle aux « civilisations » et non plus aux États. L'Occident contre les autres, l'Occident face à l'Orient réunifié par la connexion confuciano-islamique. Tout comme pour Fukuyama, si l'article de Samuel Huntington n'avait pas connu un tel succès, il faudrait l'ignorer ou en rire⁸. Huntington là aussi résume "l'air du temps". *Il donne caution de légitimité aux discours de peur et de sens commun qui parcourent les media et sont le reflet plus ou moins déformé des angoisses des professionnels de la politique dans les pays occidentaux.* Il permet à ces derniers de s'enraciner dans des traditions intellectuelles datant de l'avant deuxième guerre mondiale et brusquement remises au goût du jour. Gaston Bouthoul en son temps en avait fait l'analyse, refusant l'idée que les fronts polémogènes puissent être liés aux aires civilisationnelles comme le prétendait la géopolitique allemande⁹. L'idée que le clash de civilisation et le clivage culturel seront les déterminants principaux des conflits de demain, en lieu et place des conflits idéologiques et du clivage politique, que l'affrontement entre la civilisation occidentale et les autres est le nouvel enjeu mondial, n'est en effet que la reprise sous une forme à peine modifiée des théories civilisationnelles de De Gobineau et des théories géopolitiques allemandes de Ratzel. Hayward Alker montre à suffisance les faiblesses de la thèse d'Huntington sur les civilisations. Wang Jisi analyse sans complaisance ce géoculturalisme qui puise ses sources non dans une théorie civilisationnelle mais juste dans une nouvelle bipolarité qui refait de l'Occident le bien et des autres le mal. Il s'agit dans tous les cas chez Huntington, de définir une civilisation comme une entité culturelle vivante, différenciée, sujette à des variations dans les identifications subjectives mais possédant suffisamment d'éléments objectifs (langage, histoire, religion, coutumes, institutions) pour pouvoir être immédiatement *identifiée, cartographiée et territorialisée* si nécessaire. Bref, Huntington produit, non un nouveau paradigme, mais de nouvelles cartes d'état-major et c'est de là qu'il tire son succès. Il ré-invente des lignes de fracture, des frontières à fonction sécuritaire légitimant à la fois les regroupements régionaux entre armées occidentales au sens large (UEO, extension de l'OTAN) et la création d'un vieil ennemi sous une peau neuve : l'Orient.

Les épigones de Huntington appliqueront immédiatement cette cartographie au conflit Yougoslave, en particulier dans l'épisode Bosniaque : les minorités sont lues sous l'angle quasi exclusif de groupes identitaires déjà constitués par des critères religieux, ethniques, linguistiques plongeant dans la nuit des temps ; "Depuis 1991, l'homme redécouvre sa nature, ses permanences ; d'une part les désirs de puissance ; d'autre part le besoin d'identité, c'est à dire de se distinguer de l'Autre tout en se rattachant à un groupe, à une transcendance."¹⁰ Essentialisées et "assignées à résidence", les minorités sont forcément des agents du désordre, fut-il non violent¹¹. Les groupes assumant une différence religieuse sont aussi sujets à suspicion. On suppose qu'ils n'obéissent qu'à des logiques de prosélytisme, sont incapables de tolérance réciproque et l'on prévoit les grands affrontements entre les religions du Livre : l'Islam face à la

"Chrétienté". Par un effet de symétrie, pour stigmatiser l'adversaire islamiste on est prêt à endosser sa vision du monde et à s'auto-définir comme chrétien et non plus comme moderne, comme laïc¹².

La vision du monde en terme de clash civilisationnel ne se nourrit pas de sa pertinence à décrire les réalités ou à prendre en compte la dimension culturelle négligée par les globalistes. Elle ne pose pas une bonne question (les relations culturelles) en apportant une mauvaise réponse (la nécessité de l'affrontement). *Elle ne sait pas poser de question pertinente car elle définit la culture à travers une géographie, en traçant des frontières pour exclure et homogénéiser de force autour d'un sens au lieu d'analyser la culture comme un code de signification où chaque individu possède plusieurs cultures (nationales mais aussi régionales, professionnelles, de classe sociale...) et ne peut jamais être réduit à une seule identité culturelle¹³.* Elle n'est chez certains guère plus qu'une réaction d'un ultra-pessimisme assorti d'un discours de combat et d'exclusion face aux discours d'optimisme générés en 1989. Chez d'autres, elle devient centrale, et est stratégiquement pensée sous l'angle de "l'insécurisation" dans la mesure où elle est synchrone avec les positions défendues par certains des acteurs centraux du champ de la sécurité. Elle n'est en tout cas ni principe explicatif, ni même description, mais *processus d'ajustement des habitus des acteurs du champ de la sécurité face à un changement qu'il se refusent à admettre.* Elle les justifie en effet face aux critiques des acteurs périphériques et leur permet une reconversion rapide de leurs savoirs en translatant sur le Nord/Sud les techniques de gestion de la menace employée sur l'axe Est/Ouest. Elle est la reprise des plus anciens paradigmes existants, des plus vieilles croyances, des plus vieilles peurs. Elle reproduit à une autre échelle le Mac Carthisme et fonctionne sur les mêmes suspicions, les mêmes angoisses à l'égard de l'Autre. Celui-ci est déjà infiltré, déjà là, nous espionnant, agissant pour le compte de l'adversaire. Le transnational ne sert chez Huntington qu'à justifier une sécurisation globale touchant l'interne comme l'externe, l'ennemi du Sud comme l'immigré ou le demandeur d'asile. Sa thèse n'invente rien quant aux catégories, mais la translation de ces catégories sur un nouvel axe suffit pour modifier l'économie interne du champ de la sécurité et le type de connaissance demandé aux experts au sein de ce champ.

Les effets de la translation de la menace sur le champ de la sécurité

Le réaménagement interne du champ de la sécurité et le basculement de l'Est au Sud

La construction idéologique d'une menace globalisante vectorisée par l'Islam (et le confucianisme) s'est donc élaborée dès les premières conséquences du nouveau contexte international sur les "professionnels de la sécurité". Elle a pris naissance chez ceux qui étaient le plus particulièrement remis en cause par la disparition de la menace soviétique : stratégestes, agences de renseignement, journalistes spécialisés dans les problèmes Est/Ouest, "kremlinologues" et autres "experts es terrorisme" en mal de trouver d'autres sujets où pouvoir appliquer leur "savoir". Le « retour » aux petites guerres face à l'impossible dissuasion globale a modifié l'économie des relations entre stratégestes et théoriciens des LIC. Ces derniers, auparavant relégués à s'occuper des conflits dits périphériques, n'ayant pas de compétences sur les théâtres centraux, ne pouvaient être que les auxiliaires des "basses oeuvres". Certes les guérillas d'Amérique latine, la guerre perdue du Viet-Nam, la révolution iranienne, la guerre Iran/Irak leur avaient déjà fournies des occasions de se mettre en valeur face à la "non guerre" des stratégestes mais la disparition de l'ennemi soviétique leur donnait leur revanche. La dissuasion est morte, le désordre est partout. Les "vraies guerres" se multiplient sur la

planète¹⁴. Et elles sont dangereuses ! Les stratégestes ne peuvent plus tenir le discours classique sur le fait que ces petites guerres sont sans importance faute de quoi ils donnent raison aux dividendes de la paix. Ils choisiront donc d'accepter l'idée de désordre international, de menace tous azimut, sans toujours y croire vraiment. Ensuite ils préféreront retrouver un nouvel ennemi aussi massif que l'ennemi soviétique par son nombre et sa « masse » : la connexion islamo-confucéenne.

Qu'il y ait là les raisons du succès de Huntington nous semble plus pertinent que l'hypothèse selon laquelle il aurait produit un nouveau paradigme conceptuel. Les militaires tiennent à leur légitimité sociale et veulent éviter les conséquences négatives d'un discrédit de la fonction de « veille stratégique et de préparation à l'action armée ». Ces conséquences sont de divers ordres, des conséquences budgétaires affectant les professionnels, des conséquences touchant à leur "utilité sociale", des conséquences quant à la production par ce corps d'un savoir autorisé permettant à un pouvoir de s'exercer, des conséquences sur leur propre identité et système de représentation du monde.

John Kenneth Galbraith fut un des premiers à voir les enjeux bureaucratiques qui se profilaient derrière une partie du débat sur le désarmement¹⁵. Il expliqua comment les conservateurs américains, les militaires, et les industriels liés au Pentagone (surtout avec les programmes IDS), pris à contre pied par la nouvelle donne, étaient au départ dépourvu de doctrine de rechange, s'arc-boutant sur la réalité de la menace de l'Est, sur les ruses de Gorbatchev... mais incapables, pendant un temps, de répondre à cette idéologie de la paix qui osait leur demander des comptes sur leurs budgets jusqu'à ce que les désordres en Union soviétique et l'évolution au Proche Orient ne leur donne des armes contre leurs adversaires. Ne supportant ni une diminution des budgets, ni la critique sur leur "parasitisme", leur "inutilité sociale", ils structurèrent très rapidement leur raisonnement autour des nouvelles menaces possibles afin de *redonner à l'Alliance Atlantique un nouvel ennemi contre qui s'unir*¹⁶.

Nous-mêmes, nous avons essayé de montrer l'articulation de ce discours, non seulement en terme d'intérêts mais aussi de représentations et de structuration identitaire¹⁷. Trop longtemps identité militaire et identité nationale se sont confondues, aussi la disparition de l'ennemi a-t-elle été perçue comme un risque de perte d'identité nationale, d'où chez certains, une "nostalgie" de la guerre froide qui pourrait prêter à sourire si elle n'était significative d'autre chose. Pascal Bruckner développe l'idée dans "la mélancolie démocratique" en rappelant comment chez certains, l'absence d'ennemi, c'est l'absence d'un sens à la vie. Sans ennemi, on sombre dans la mélancolie car "un ennemi c'est une provision d'avenir, une manière pour un groupe d'assurer sa cohésion, de se poser en s'opposant¹⁸". Pour retrouver son identité, il faut alors synthétiser en une menace globale des risques divers à travers un discours, une matrice qui recomposera de manière imaginaire des liens entre ces phénomènes éclatés. La matrice va être trouvée rapidement. Elle s'impose de toute la force de son "évidence". *On va reconvertir la menace de l'Est en menace du Sud avec quasiment la même argumentation : il s'agit de dictatures à nos portes, au potentiel militaire de plus en plus fourni et risquant de remettre en cause la supériorité américaine, à l'idéologie révolutionnaire soudant un bloc de pays contre les démocraties libérales et qui possède déjà une "cinquième colonne".*

L'idée d'une menace du Sud, d'un clash civilisationnel, d'une infiltration de notre civilisation par des valeurs étrangères avec l'immigration et les demandeurs d'asile a permis de transférer sur un nouvel objet d'insécurité les savoir-faire pratiques acquis pendant la période de la bipolarité en terme de "gestion de la menace". Elle a permis de

justifier à nouveau des partages inégaux dans la distribution des ressources, des "savoirs-pouvoirs" en mal de légitimité, des représentations du monde héritées d'une forte socialisation peu à même de changer de matrice.

Élargissement du champ de la sécurité : interpénétration entre sécurité extérieure et sécurité intérieure

Les théoriciens des conflits de basse intensité (LIC) aux États Unis ont été les premiers à considérer que la prolifération d'actions de nuisances diverses de la part d'une multiplicité d'acteurs aux relations mal définies pouvait être une menace aussi importante que la traditionnelle menace soviétique¹⁹. Mais comme nous l'avons signalé leur position dans le monde des acteurs de la sécurité était subordonnée à celle des stratégestes. Seulement les militaires ne sont pas seuls sur ce créneau de la lutte contre le terrorisme, la drogue et l'immigration. Ils doivent composer avec les policiers et sont amenés à *croiser les préoccupations de ces derniers* car l'ennemi à abattre n'est plus surpuissant, il ne s'agit pas d'un problème d'économie des forces, mais de localisation, d'identification. L'ennemi n'est pas immédiatement repérable, il est "infiltré", il est à l'intérieur comme à l'extérieur. Le malaise des militaires vient de là. Ils ont l'impression pour certains de déchoir en acceptant cette "menace au rabais". Les policiers, eux, y voient au contraire une magnifique opportunité. La police, disent-ils, ne peut plus être celle du commissaire de quartier et de la tranquillité publique, elle doit gérer l'internationalisation du monde et se retrouve souvent impliquée dans des recherches qui dépassent de loin le cadre national. Si la différenciation entre leurs activités et celles des militaires n'a guère été probantes durant des décennies, malgré tout, la notion de "maintien de l'ordre", de stratégie différenciée à l'égard de l'emploi de la force armée, a contribué à donner aux policiers une image de leur métier différente de celle de supplétifs des militaires où seule l'euphémisation du conflit interne et la faiblesse des enjeux justifierait d'employer la police et non l'armée. Maintenant les policiers estiment que face aux dangers qui menacent la société ou l'État, leur rôle vaut bien celui de militaires l'arme au pied et ils pensent que leur savoir faire dans le rapport conflictuel à la population civile qui devient le cas le plus fréquent de la violence politique est plus performant que celui des militaires. Le local, le sociétal, le côté limité des enjeux policiers opposé à l'international, le politique, l'étatique des enjeux militaires ne fait plus sens. *Les policiers sont maintenant engagés dans des enjeux politiques internationaux*, contribuant de manière déterminante à l'affirmation de souveraineté des États²⁰. Cela explique qu'ils aient développé entre eux une collaboration internationale, contraire à l'idée d'une force exclusivement tournée vers "l'intérieur". Nombre d'enquêtes criminelles ne sont plus locales ou même nationales, elles passent les frontières dès qu'il s'agit de trafics importants. Qu'il s'agisse de lutte contre le terrorisme, de lutte contre la drogue ou la grande criminalité, de trafic de voitures, de trafic d'oeuvres d'art... tous les services spécialisés qui s'étaient d'abord constitué en marge ou en sus de l'activité policière traditionnelle sur une base nationale ont du collaborer pour renforcer leur efficacité avec leurs homologues étrangers. Il a fallu à ce moment là aux Ministères de l'Intérieur avoir des politiques étrangères spécifiques, des contacts particuliers, bien au delà d'Interpol. On a entraîné des polices étrangères, on les a formé pour renforcer des savoir-faire spécifiques. Il a fallu aussi agir, s'infiltrer dans des réseaux transfrontières et ce parfois au mépris des règles de la collaboration et de la souveraineté des États. Cela a constitué des « archipels » policiers beaucoup moins structurés par l'exigence de souveraineté nationale et la création de réseaux de policiers qui se sentent avant tout responsable de

leur mission d'ordre public et qui s'autonomisent des logiques politiques. *La lutte contre le terrorisme et contre la drogue ont été à beaucoup d'égard les principaux vecteurs de cette évolution élargissant le domaine d'action de la police au détriment des militaires, au moins en France et en Europe alors qu'aux États-Unis on constatait plutôt un empiétement inverse.* La lutte contre l'immigration clandestine et plus généralement la politique des flux migratoires et d'asile est devenu le nouveau terrain d'élargissement des compétences des Ministères de l'Intérieur et de la Justice au détriment des autres ministères ou à tout le moins conduira à de profondes recompositions à l'intérieur même de ces Ministères. Parallèlement, les logiques de renseignement ont créé des modes de pensée qui transcendaient la coupure interne/externe et les policiers ont eu à gérer de plus en plus ce qui relevait traditionnellement du renseignement extérieur, de l'armée. Cette évolution du renseignement ne s'est pas faite sans heurts institutionnels, sans difficulté d'adaptations d'organismes conçus à l'origine pour mener des guerres secrètes contre un ennemi identifié et à travers des principes de cloisonnements hérités du passé²¹. Cela a été encore plus délicat concernant les services qui étaient résolument tournés vers le renseignement politique interne et qui ont eu à surveiller des groupes particuliers de populations venus de l'étranger.

Le monde des policiers de renseignement est alors, avec les théoriciens des Low Intensity Conflicts, un des plus enthousiastes soutien de la thèse de la menace du Sud et du clash civilisationnel car la translation de la menace rééquilibre en sa faveur un rapport de force qui avait toujours été à l'avantage du monde militaire des stratégestes.

[Retour à la page précédente](#)

[Retour au début](#)

NOTES

1. . Régis Debray, Tous Azimuts, Odile Jacob/FEDN, 1990, p 44-45.
2. . Une menace annexe est celle de l'hégémonie unipolaire américaine étouffant l'Europe.
3. . Régis Debray, op. cit.
4. . Clutterbuck, Wilkinson, Horsheim...pour une analyse critique de cette littérature : Didier Bigo, Le discours sur la menace et ses ambiguïtés, Cahiers de la sécurité intérieure, n° 14, 1993.
5. . Régis Debray, op. cit., p. 196.
6. . Il suffit bien évidemment de comparer les volumes vendus à ces pays par la Chine et par les Etats-Unis ou la France pour voir l'inanité du raisonnement Pour des chiffres sur la question Cultures & Conflits n°4, « Réseaux internationaux de violence et transferts d'armement », n° 4, hiver 1991.
7. . Nous en avons fait un élément central de la présentation à l'ISA. Voir aussi les remarques convergentes de Giuseppe Sacco : Appel aux armes ? in Commentaire 66/ été 1994 ; O Hagan J, "A clash of civilizations or looking for enemies ?", paper, IPSA, août 1994.

8. . Ce que d'ailleurs nombre d'universitaires américains éminents firent, (pour l'ironie critique voir Pierre Hassner, "Un Spengler pour l'après guerre froide in Commentaire 66/été 1994 et Hayward Alker, présentation à l'ISA). mais ni les journalistes, ni les hommes politiques qui prirent très au sérieux Huntington. Après coup il devenait donc nécessaire de réfuter publiquement de telles thèses. Zaki Laïdi le fit le premier en France dans les colonnes du journal Libération.
9. . Les frontières entre zones culturelles sont des lieux d'échange et non de conflits sanglants rappelait-il. Gaston Bouthoul : editorial, Etudes Polémologiques, n° 1.
10. . Philippe Moreau Desfarges, Relations Internationales, Points Seuil, 1993 et entretien aux Cahiers Français, ordre et désordre dans le monde, n° 263, décembre 1993.
11. . Pour une approche critique de ces visions voir Ted Gurr et Barabara Harff in "Minorities at risk" USIP Washington DC, 1993, Jacques Rupnik, De Sarajevo à Sarajevo, Complexe, Bruxelles 1993.
12. . Gilles Kepel a montré les erreurs de ces types de lecture, et bien que cité par Huntington, il est au contraire extrêmement critique vis à vis de ces visions culturalistes. Il montre les stratégies des entrepreneurs "culturels" et "religieux", et leur instrumentalisation du religieux à des fins politiques. Gilles Kepel, Les politiques de dieu, Seuil, 1992.
13. . Pour une analyse de la culture refusant des approches essentialistes voir Clifford Geertz, Bertrand Badie, Jean François Bayart et son concept de "répertoire d'énonciation", et en général tous les travaux publiés dans la revue Cultures & Conflits.
14. . Voir l'ouvrage de Jean Louis Dufour, Les vraies guerres, La Manufacture, 1990. Nous reviendrons sur ce point dans notre deuxième partie.
15. . John Kenneth Galbraith, « Comprendre ce qui se passe en URSS et aux USA » in Le Monde Diplomatique, février 1990.
16. . Anti atlantiste Régis Debray argumente de la même manière mais pour justifier du rôle spécifique de la France ! : "l'Outre mer est hors zone et nous y sommes en première ligne, sans programmation, ni partenaires préétablis. Ici (lire à l'Est), l'Alliance pourrait à la rigueur se passer de nous. Là (lire au Sud), nous devons nous passer d'elle, et personne ne prendra notre défense à notre place", in Tous azimut, op.cit. Cet anti Américanisme qui se développera avec la guerre du golfe, fera dire à certains journalistes américains que quelques français, faute d'ennemis à l'Est fabriquent des ennemis au Sud et à l'Ouest !! Cf. Rone Tempest, Los Angeles Time, repris dans Courrier International.
17. . Didier Bigo, Daniel Hermant, « Les lectures de la conflictualité » in Stratégique, n° 3/90.
18. . Pascal Bruckner, La mélancolie démocratique, Seuil, 1990.
19. . Bruce Hoffman, An agenda for research on terrorism and LIC in the 1990s, SDSU 1992.
20. . Voir Didier Bigo, Polices en réseaux l'expérience européenne, Paris, Presses de Sciences Po 1996.
21. . Voir les travaux de Michel Dobry sur le renseignement politique pour l'IHESI, Mai 1992.

INDEX

Mots-clés : (in)sécurité, menace, Relations Internationales, théories de la sécurité, connaissance/ expertise